

de la capitale, sont assez vastes ou travaillés avec assez d'art pour attester la puissance mécanique des Aztèques, et mériter qu'on la compare à celle des anciens Égyptiens (74).

Mais si les débris de l'antiquité sont aussi rares sur le sol mexicain, ils se multiplient à mesure qu'on descend la pente sud-est des Cordillères, et que, traversant la riche vallée d'Oaxaca, on pénètre dans les forêts de Chiapa et du Yucatan. Au milieu de ces régions isolées, on aperçoit les ruines récemment découvertes de plusieurs cités antiques, Mitla, Palenque et Itzalana ou Uxmal (75), qui attes-

sifs vont en diminuant. Le nombre de ces étages est incertain aujourd'hui, car il n'en reste plus qu'un. Il suffit toutefois pour attester l'habileté de l'exécution par ses corniches saillantes et les emblèmes hiéroglyphiques dont il est couvert, toutes taillées dans la pierre vive. Les blocs détachés qu'on trouve au milieu des ruines présentent les mêmes sculptures en bas-relief : il est probable que tout l'édifice en était couvert. Il l'est également que ce travail fut exécuté après l'élevation de la pyramide, le même dessin s'étendant sur plusieurs pierres.

On trouve dans la colline qui surmonte l'édifice des galeries souterraines de six pieds de largeur et de hauteur et d'une étendue de cent quatre-vingts pieds. Elles aboutissent à deux salles dont les voûtes communiquent par une sorte de tunnel avec l'édifice supérieur. Ces ouvrages souterrains sont maçonnés en granit. La dimension des blocs et la dureté de la pierre ont fait de Xochicalco une carrière de prédilection pour les propriétaires d'une raffinerie voisine, qui ont approprié les étages supérieurs du temple à cet ignoble usage. Les Barberini au moins bâtissaient avec les ruines du Colysée des palais qui étaient eux-mêmes des monuments des arts.

Voyez la description de ce remarquable édifice par Dupaix et Alzate. (*Antiq. mexic.*, t. 1, exp. 1, p. 15-20; t. 3, exp. 1, pl. 33.) Le résultat de récentes recherches ordonnées par le gouvernement mexicain diffère dans plusieurs détails de cette description. *Revista mexicana*, t. 1, mém. 5.

(74) Voyez l'*Introduction*, t. 1, p. 115.

(75) Il est impossible de regarder les beaux dessins que Waldeck nous a donnés d'édifices où le temps semble avoir à peine marqué son empreinte sur les délicates ciselures de la pierre, et dont les teintes si nettes semblent à peine avoir subi l'injure des saisons, sans considérer l'œuvre de l'artiste comme une restauration. C'est peut-être la peinture de ces édifices au temps de leur splendeur, ce n'est pas celle assurément de leur décadence. Cogoludo, qui les avait vus au milieu du dix-septième siècle, en parle avec admiration comme de « l'œuvre d'architectes accomplis » dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir. *Hist. de Yucatan*. Madrid, 1688, lib. 4, cap. 2.

tent une civilisation plus avancée que tous les débris qu'on rencontre sur le continent américain. La construction de ces villes ne peut être attribuée aux Mexicains; mais elles sont probablement l'ouvrage des races issues de la même souche. Aussi nos recherches actuelles seraient incomplètes si nous n'essayions de déterminer le jour que ces ruines monumentales peuvent jeter sur l'origine de la civilisation indienne, et par suite de la civilisation aztèque (76).

On n'a découvert que peu d'ouvrages d'art dans le voisinage de ces ruines. Quelques-uns des vases de terre ou de marbre, des fragments de statue et objets semblables, présentent des formes fantastiques et même hideuses. D'autres se distinguent au contraire par la grâce et la beauté du dessin, comme par l'habileté du travail (77). On peut s'étonner qu'on n'ait découvert dans ces ruines aucune trace de fer dans les constructions elles-mêmes, ni aucun outil en fer, les matériaux employés étant principalement d'un granit très-dur, taillé et poli avec soin. En revanche, on a recueilli des ciseaux et des haches de cuivre rouge au milieu de vastes blocs de granit imparfaitement taillés, à côté de fragments de colonnes et d'architraves dans les carrières voisines de Mitla (78). On a découvert aussi des outils semblables dans les carrières voisines de Thèbes. La difficulté, l'impossibilité même de tailler de pareilles masses dans la roche vive avec tous les outils que nous possédons,

(76) On trouve dans le texte original une description de ces ruines, surtout de celles de Mitla et de Palenque. Cette description pouvait avoir de la nouveauté à l'époque où elle fut écrite, car on ne pouvait trouver de détails sur ces bâtiments que dans les colossales publications de lord Kingsborough et dans les *Antiq. mexic.*, peu accessibles à la plupart des lecteurs. Mais il est inutile de reproduire des descriptions aujourd'hui familières à tout le monde et rendues avec bien plus d'habileté que je ne pourrais le faire dans les pages animées de Stephens.

(77) Voyez particulièrement deux bustes en terre cuite avec des casques, trouvées à Oaxaca, et qu'on pourrait croire d'origine grecque, tant pour le caractère des têtes que pour les casques. *Antiq. mexic.*, t. 3, exp. 2, pl. 36.

(78) D'après Dupaix, ces outils seraient de cuivre pur; mais il devait y entrer quelque alliage, selon l'usage aztèque et égyptien; car leur tranchant se fût tout de suite émoussé contre les dures substances qu'ils avaient à mettre en œuvre.

le fer excepté, a confirmé un ingénieux écrivain dans la supposition que ce métal avait dû être employé par les Égyptiens; mais que sa tendance à la décomposition, surtout dans un sol nitreux, avait empêché qu'aucun de ces outils ne se conservât jusqu'à nous (79). Cependant on trouve, après le laps de plusieurs milliers d'années, du fer au milieu des ruines de l'antiquité; et il est certain que les Mexicains, avant la conquête, n'employaient que des instruments de cuivre, avec un alliage d'étain et une poudre siliceuse, pour tailler les pierres les plus dures, et souvent d'énorme dimension (80). Ce fait, si l'on y joint la circonstance de la découverte d'outils semblables dans l'Amérique centrale, nous donne de nouvelles raisons pour conclure que le fer n'était connu ni au Mexique ni dans l'ancienne Égypte.

Mais quelles sont les nations de l'ancien continent dont le style d'architecture se rapproche le plus de celui des monuments remarquables de Chiapa et du Yucatan? Les points de ressemblance ne sont sans doute ni nombreux ni décisifs. On trouve, il est vrai, quelque analogie avec le système d'architecture égyptien et asiatique dans les bases pyramidales en forme de terrasses, sur lesquelles reposent les bâtiments, et qui ressemblent aussi aux *teocalli* toltèques et mexicains.

Les peuples des deux hémisphères prennent le même soin pour faire correspondre la position de leurs édifices avec les points cardinaux. Les murailles sont également couvertes de figures et d'hiéroglyphes, qui chez les Américains comme chez les Égyptiens, pouvaient être destinés à transmettre à la postérité les lois et les annales historiques de la nation. Ces figures, ainsi que les bâtiments eux-mêmes, paraissent avoir été peints de diverses couleurs, principalement de vermillon (81), couleur également favorite des Égyptiens, qui en peignaient leurs statues colossales et leurs temples de gra-

(79) Wilkinson, *Anciens Égyptiens*, vol. 3, p. 246-254.

(80) Voyez plus haut, vol. 1, p. 112.

(81) Waldeck, *Atlas pittoresque*, p. 73.

La forteresse de Xochicalco était aussi peinte d'une couleur rouge. (*Ant. mexic.*, t. 1, p. 20.) Un ciment de la même couleur couvrait la pyramide toltèque de Teotihuacan, d'après M. Bullock, *Six mois au Mexique*, vol. 2, p. 143.

nit (82). Malgré ces points de ressemblance, l'architecture de Palenque ne rappelle guère l'architecture égyptienne ni l'architecture orientale. Elle se rapprocherait plutôt des constructions européennes par l'élevation perpendiculaire des murs, la dimension modérée des pierres et l'arrangement général; mais il faut convenir qu'elle offre un caractère d'originalité.

On trouverait des preuves plus positives de rapports avec l'Orient dans la sculpture des Mexicains et dans les formes conventionnelles de leurs hiéroglyphes. Mais les sculptures des édifices de Palenque sont en relief, tandis que les sculptures égyptiennes sont d'ordinaire en ciselure creusée. Les Égyptiens n'étaient pas heureux dans leurs représentations de la figure humaine, qui sont toutes exécutées d'après le même modèle invariable, toujours de profil, à cause du plus de facilité de ce procédé que si la figure était représentée de face. L'œil est représenté entier à côté de ce profil; la physionomie est toujours la même et manque complètement d'expression (83). Les artistes de Palenque ne représentaient pas moins maladroitement les diverses attitudes du corps, qu'ils dessinaient aussi de profil. Mais les détails sont exécutés avec beaucoup de correction et quelquefois de grâce: le costume est riche et varié, et la coiffure ornée, indiquant peut-être, comme chez les Aztèques, le nom et la condition du personnage, est conforme par sa magnificence au goût oriental. Le contour de la tête, expressive d'ailleurs, est, il est vrai, très-singulier; il décrit presque un demi-cercle du front à la racine du nez, et se resserre vers le sommet de la tête, soit par suite de la pression artificielle en usage chez un grand nombre des aborigènes, ou de quelque notion bizarre de la beauté idéale (84). Mais si l'ar-

(82) *Description de l'Égypte antiq.*, t. 2, cap. 9, sec. 4.

L'énorme statue du Sphinx était originairement peinte en rouge. (*Voyage de Clarke*, vol. 3, p. 202.) Un grand nombre d'édifices, aussi bien que de statues de l'ancienne Grèce, offrent aussi des traces de peinture.

(83) Les différentes causes de l'état stationnaire des arts en Égypte pendant tant de siècles, sont clairement exposées par le duc di Serradifalco, dans son *Antichità della Sicilia*. Palermo, 1834, t. 2, p. 33-34. L'auteur de cet ouvrage, en ne voulant qu'éclairer l'histoire des antiquités d'une petite île, a jeté un véritable flot de lumière sur les arts et la littérature de l'ancienne Grèce.

(84) « L'idéal n'est pas toujours le beau, » comme le remarque fort bien

tiste palenque est supérieur à l'artiste égyptien dans l'exécution des détails, il est loin de l'égalier pour le nombre et la variété des objets décrits, qui, sur les temples de Thèbes par exemple, comprenaient les animaux aussi bien que les hommes, et presque tous les objets utiles ou élégants que l'imagination peut concevoir.

Les hiéroglyphes sont trop peu nombreux sur les monuments américains pour permettre aucune induction décisive. Si on les compare avec ceux du Codex de Dresde, venus probablement de la même partie du pays (85), avec ceux du monument de Xochicalco et avec l'écriture peinte plus grossière des Aztèques, rien n'indique un commun système. On leur trouve bien moins de ressemblance encore avec les caractères égyptiens, dont les abréviations raffinées et délicates atteignent presque la simplicité de l'alphabet. Toutefois les hiéroglyphes de Palenque indiquent une époque avancée de l'art, et bien qu'un peu lourdes, leurs formes conventionnelles et arbitraires font penser que leurs caractères étaient symboliques et peut-être phonétiques (86). Il n'est pas à espérer qu'on parvienne à déchiffrer leur sens mystérieux. La langue de la race qui les employait et cette race elle-même sont inconnues. Il est encore moins probable qu'une autre pierre de Rosette, avec son inscription en trois langues, fournira des moyens de comparaison et guidera quelque Champollion américain dans la voie des découvertes.

Winckelman, à propos des figures égyptiennes. (*Hist. de l'art chez les anciens*, liv. 4, chap. 2.) Il est possible toutefois que les portraits mentionnés dans le texte aient été peints d'après nature. Quelques-unes des tribus les plus sauvages de l'Amérique déformaient la tête de leurs enfants de la manière la plus singulière, et Garcilaso de la Vega parle d'une nation découverte par les Espagnols dans la Floride, et dont la conformation paraît s'être rapprochée de celle des figures de Palenque. « *Tienen cabezas increíblemente largas, y ahusadas para arriba*, que las ponen así con artificio, atándoselas desde el punto, que nascen las criaturas, hasta que son de nueva ó diez años. » *La Florida*. Madrid, 1723, p. 190.

(85) Voyez dans l'introduction des détails sur cette remarquable collection. Il y a cependant une ressemblance entre l'écriture de Palenque et le manuscrit de Dresde, c'est l'usage des lignes droites et des points numériques. Ces points indiquaient peut-être les années, comme les ronds dans le système mexicain.

(86) Les hiéroglyphes sont disposés en lignes perpendiculaires. Les figures sont toujours tournées à droite, comme dans le Ms. de Dresde.

Il est impossible de contempler ces mystérieux monuments d'une civilisation perdue, sans éprouver un vif désir d'en connaître les architectes et l'époque probable de leur construction. Les données offertes à nos conjectures sur ce point sont peu de chose, bien que plusieurs savants y trouvent la preuve d'une antiquité de plusieurs milliers d'années, qui rendrait cette architecture contemporaine de celle de l'Égypte et de l'Hindoustan (87). Mais l'interprétation des hiéroglyphes et l'apparente durée des arbres sont choses vagues et peu satisfaisantes (88). Comment argumenter de la décoloration et du plus ou moins de dilapidation de ces ruines, lorsque nous voyons tant de constructions du moyen âge noircies et tombant en poussière, tandis que les marbres de l'Acropole et la pierre grise de Pæstum brillent de leur primitive splendeur ?

Toutefois ces ruines fournissent des preuves d'une haute antiquité. Des arbres qui ont, à ce qu'on dit, plus de neuf pieds de diamètre, ont poussé au milieu de ces constructions (89). Un fait

(87) « Les ruines sans nom, à qui l'on a donné celui de *Palenque*, dit l'enthousiaste chevalier Le Noir, peuvent remonter, comme les plus anciennes ruines du monde, à trois mille ans. Ceci n'est point mon opinion seule, c'est celle de tous les voyageurs qui ont vu les ruines dont il s'agit, de tous les archéologues qui en ont examiné les dessins ou lu les descriptions, enfin des historiens qui ont fait des recherches, et qui n'ont rien trouvé dans les annales du monde qui fasse soupçonner l'époque de la fondation de tels monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps. » (*Antiq. mexic.*, t. 2, examen, p. 73.) Le colonel Galindo, exalté par la contemplation des ruines américaines, déclare que ce pays est le véritable berceau de la civilisation, d'où elle a dû passer en Chine, et, en dernier lieu, en Europe, qui, malgré la folle prétention de sa vanité, ne fait qu'entrer dans la voie du progrès. Voyez sa lettre sur Copan dans les *Transactions de la Soc. amér. Ant.*, vol. 2.

(88) D'après ces sources d'information, et surtout d'après le nombre des écorces concentriques des vieux arbres et l'incrustation des stalactites trouvées dans les ruines de Palenque, M. Waldeck leur donne une antiquité de deux à trois mille ans. (*Voyage en Yucatan*, p. 78.) Cette induction, en ce qui regarde les arbres, offre peu de certitude à une période avancée de leur croissance, et, quant aux formations de stalactites, elles sont influencées par trop de circonstances accidentelles pour être une base certaine de calculs.

(89) Waldeck, *Voyage en Yucatan, ubi sup.*

plus frappant encore est une accumulation de terre végétale dans l'une des cours, à la profondeur de neuf pieds au-dessus du pavé (90). Ce phénomène, dans notre latitude, serait une preuve sans conteste d'une haute antiquité; mais dans le fertile terroir du Yucatan, et sous le brûlant soleil des tropiques, la végétation éclate avec une irrésistible exubérance, des générations de plantes se succèdent presque sans interruption, laissant une accumulation de débris qui se serait dissipée sous un climat froid. Une autre preuve de l'antiquité de ces monuments est la circonstance que dans l'une des cours d'Uxmal le pavé de granit, sur lequel des tortues étaient sculptées en relief, est redevenu presque plat et poli sous le pied des multitudes qui l'ont foulé (91); fait très-curieux par les déductions qu'il suggère sur l'antiquité et la population du lieu. Enfin nous avons une autorité irrécusable pour faire remonter la date d'un grand nombre de ces ruines à une antiquité reculée, puisque les Espagnols à leur arrivée dans le pays les trouvèrent désertes, et probablement dans le même état de dilapidation; il est vrai qu'ils en parlent peu et par accident. Les anciens conquérants n'avaient guère de respect pour les œuvres de l'art (92). Il est même

(90) *Antiq. mexic.*, examen, p. 76.

Cette profondeur, néanmoins, ne nous paraît pas suffisante pour autoriser le capitaine Dupaix à croire à l'existence antédiluvienne de ces édifices; si l'on observe surtout que l'accumulation de débris végétal a eu lieu dans une position abritée de la cour intérieure.

(91) Waldeck, *Voyage en Yucatan*, p. 97.

(92) Le chapelain de Grijalva parle avec admiration des « hautes tours de pierre et de chaux, quelques-unes d'une origine très-ancienne, dans le Yucatan. » (*Itinerario*, Ms., 1318.) Bernal Diaz parle avec la même admiration des curieux restes d'antiquités trouvées au même endroit. (*Hist. de la conquista*, cap. 26.) Alvarado, dans une lettre à Cortés, s'étend longuement sur les « maravillosos et grandes edificios » du Guatemala. (Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 42.) D'après Cogolludo, les Espagnols, qui ne trouvaient aucune tradition de leur origine, les attribuèrent aux Phéniciens ou aux Carthaginois. (*Hist. de Yucatan*, lib. 4, cap. 2.) Il cite le passage suivant de Las Casas sur ces ruines : « Ciertamente la tierra de Yucatan da á entender cosas muy especiales, y de mayor antigüedad por las grandes, admirables, y excesivas maneras de edificios, y letreros de ciertos caracteres, que en otra ninguna parte se hallan. (*Loc. cit.*) Le curieux P. Martyr lui-même n'a réuni aucunes particularités sur ces édifices, et se contente

heureux pour ces édifices qu'ils eussent cessé d'être dès cette époque les temples vivants des dieux, car aucun mérite architectural n'eût pu les préserver du sort des monuments de Mexico.

S'il est si difficile de fixer l'âge de ces constructions, comment connaître leurs architectes? Il y a fort peu de chose à glaner à cet égard chez le peuple grossier qui les entoure. Le vieux chroniqueur tezcucan, tant de fois cité dans cet ouvrage, et la meilleure des autorités pour les traditions du pays, raconte que les Toltèques, lors de la destruction de leur empire, qu'il fait remonter plus haut que la plupart des autorités, au milieu du dixième siècle, émigrant de l'Anahuac, se répandirent dans les provinces de Guatemala, de Tequantepec, de Campêche, sur les côtes et dans les îles voisines des deux côtés de l'isthme (93). Cette assertion, déjà importante par sa source, est confirmée par le fait que plusieurs des peuples de ces contrées adoptèrent les systèmes d'anatomie et de chronologie aussi bien que les institutions sacerdotales des Aztèques (94), qui étaient probablement aussi dérivées des Toltèques, leurs prédécesseurs plus civilisés dans le pays.

d'en parler avec admiration. (*De insulis nuper inventis*, p. 334-340.) Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est le silence de Cortés, qui avait traversé le pays qui forme la base du Yucatan, dans sa fameuse expédition à Honduras, dont il a donné nombre de détails qu'on échangeerait volontiers pour un mot sur ces monuments pleins d'intérêt. (*Carta quinta de Cortés*, Ms.)

Je dois ajouter que j'aurais certainement omis plusieurs des remarques contenues dans ce paragraphe du texte, si j'avais pu profiter des recherches de M. Stephens lorsque j'ai écrit cette dissertation. Mon observation s'applique surtout à la destination probable de ces édifices à l'époque de la conquête, où plusieurs semblent encore avoir servi aux mêmes usages.

(93) « Asimismo las Tultecos que escaparon se fueron por las costas del mar del Sur y Norte, como son Huatimala, Tequantepec, Cuauhzacualco, Campêche, Tecolotlan, y los de las islas y costas de una may y otra, que despues se viniéron á multiplicar. » Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 5.

(94) Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 40, cap. 1-4. Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, lib. 4, cap. 5. P. Martyr, *De insulis, ubi sup.*

M. Waldeck arrive précisément à la conclusion opposée, à savoir que les habitants du Yucatan ont été la véritable source de la civilisation toltèque et aztèque. (*Voyage en Yucatan*, p. 72.) « Notre lot est de donter en toutes choses, s'écrie l'honnête capitaine Dupaix, la véritable foi exceptée. » *Antiquités mexicaines*, t. 1, p. 21.

Si une date aussi récente de la construction des monuments américains paraît incompatible avec l'oubli de leur origine, il faut se rappeler combien la tradition est perfide, et avec quelle facilité se rompent les anneaux de la chaîne. Les constructeurs des pyramides étaient oubliés bien longtemps avant l'époque des plus anciens historiens grecs (95). Les antiquaires discutent encore pour savoir si l'effrayante inclinaison de ce miracle d'architecture, la tour de Pise, est l'œuvre du hasard ou d'un dessein arrêté. Et nous avons vu combien les Tezucans, habitant au milieu des ruines de leurs palais royaux, bâtis un peu avant la conquête, oublièrent vite leur histoire, tandis que le voyageur curieux fait remonter leur construction à quelque époque bien reculée antérieure aux Aztèques (96).

Le lecteur vient de voir les principales analogies signalées par la science entre la civilisation de l'ancien Mexique et celle de l'hémisphère oriental. En les lui présentant je me suis efforcé de me restreindre à celles qui reposent sur des fondements historiques, et je me suis moins attaché à lui exposer mon opinion qu'à le mettre en état de s'en former une. Il rencontrera toutefois sur sa route plusieurs difficultés matérielles que je ne puis passer sous silence. Elles ne consistent pas à expliquer comment le système mythique et la science des Aztèques, qui offrent des points frappants d'analogie avec l'Asie, peuvent en différer sur un plus grand nombre de points encore, car le même phénomène peut s'observer parmi les nations de l'ancien monde, qui semblent ne s'emprunter l'une à l'autre que les idées assorties à leur génie particulier et à leurs institutions. La difficulté ne git pas non plus dans la grande dissemblance des langues américaines avec celles de l'autre hémisphère, car cette dissemblance n'est pas plus grande que celle qui existe entre elles-mêmes; et personne assurément ne réclamera une origine distincte pour chacune des tribus aborigènes (97). Mais il

(95) « Inter omnes eos non constat à quibus factæ sint, justissimo casu, obliteratis tantæ vanitatis auctoribus. » Pline, *Hist. nat.*, liv. 36, cap. 17.

(96) Voyez l'*Introduction*.

(97) Cela est vrai, du moins, de l'étymologie de ces langues, et telle est aussi l'opinion soutenue par M. Edward Everett, dans ses leçons sur la civilisation aborigène de l'Amérique, leçons qui sont le résultat d'un cours fait, il y a quelques années, par ce savant ingénieux et éminent.

n'est guère possible de concilier l'initiation aux sciences de l'Orient avec l'ignorance absolue de quelques-uns des arts les plus utiles et les plus vulgaires, celui de traire les animaux, celui de forger le fer, arts si simples et si importants pour le bien-être domestique, qu'une fois connus ils ne peuvent être oubliés.

Les Aztèques n'avaient aucune espèce d'animaux domestiques, et nous avons vu qu'ils employaient le bronze au lieu du fer pour tous les besoins mécaniques. Le bison ou vache sauvage d'Amérique, dont les troupeaux innombrables parcourent les magnifiques prairies de l'Ouest, donne du lait comme l'animal apprivoisé de la même espèce en Asie et en Europe (98); le fer était semé par grandes masses sur la surface du plateau. Il y a eu cependant des peuples très-civilisés de l'Asie orientale qui ont ignoré également l'usage du lait (99). Les troupeaux de buffles fréquentent moins la côte occidentale que les pentes orientales des montagnes Rocheuses (100); et les Aztèques émigrés pouvaient fort bien douter si les rudes et sauvages

(98) La race croisée du buffle avec la vache européenne a été d'abord connue dans les comtés nord-ouest de la Virginie, dit M. Gallatin (*Synop.*, sec. 5); mais il se trompe en affirmant que le bison n'a jamais été apprivoisé par les Indiens. « *Ubi sup.* Gomara parle d'une nation, habitant vers le 40° degré de latitude du nord, sur les frontières nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, dont la principale richesse consistait en troupeaux de bisons « buyes con una giba sobre la cruz » — des bœufs avec une bosse sur le dos. — Ces animaux leur fournissaient le vêtement, la nourriture, la boisson, qui paraît toutefois n'avoir été que le sang des bisons. *Historia de las Indias*, cap. 214, ap. Barcia, t. 2.

(99) Les peuples de certaines parties de la Chine par exemple, et surtout de la Cochinchine, ne traitent jamais les vaches, d'après Macartney, cité par de Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 58, note.

(100) Les régions où le buffle est indigène sont les vastes prairies du Missouri. De nombreux troupeaux de ces animaux erraient sur la vaste étendue de pays située à l'orient des montagnes Rocheuses, du 35° nord à la source des rivières, entre le Mississipi et le Rio del Norte. Les plaines de la Colombie, dit Gallatin, étaient aussi dépourvues de gibier que d'arbres. (*Synopsis*, sec. 5.) Il est certain, d'après le récit de Gomara, que le bison se trouvait quelquefois de l'autre côté des montagnes. (*Hist. de las Indias*, loc. cit.) Voyez aussi Laet, qui étend leurs excursions au sud jusqu'à la rivière Vaquimi, dans la province de Cinaloa, sur le golfe de Californie. *Novus orbis*. Lug. Bat., 1633, p. 286.

animaux qu'ils voyaient parfois bondir avec fureur dans les plaines étaient susceptibles d'être apprivoisés comme les pacifiques troupeaux qu'ils avaient laissés dans les verts pâturages de l'Asie. Le fer, bien qu'on le rencontrât à la surface du sol, était plus tenace, plus difficile à travailler que le cuivre, que les Aztèques trouvaient aussi en plus grande quantité sur leur route. Il est possible aussi que leur migration ait eu lieu avant l'époque où l'usage du fer était connu de la nation mère. Nous avons vu plus d'un peuple de l'ancien monde employer le bronze et le cuivre, dans l'ignorance complète apparemment d'un autre métal plus utile (101). Telle est l'explication, peu satisfaisante il est vrai, mais la moins mauvaise que l'on puisse donner de cette curieuse anomalie.

Ces difficultés, et plusieurs difficultés semblables, ont conduit certains écrivains à regarder l'antique civilisation américaine comme purement indigène. De quelque côté que nous nous tournions, le sujet est plein d'obscurité. Il est aisé sans doute, en appliquant son attention à un point particulier, d'arriver à une conclusion quelconque. Ainsi, tandis que certains savants n'hésitent pas à déclarer la civilisation américaine originale, d'autres, avec non moins d'aplomb, découvrent son origine hébraïque, égyptienne, chinoise ou

(101) Voyez t. 1, p. 112.

Ainsi Lucrece :

Et prior aeris erat, quam ferri cognitus usus,  
 Quo facilis magis est natura, et copia major.  
 Ære solum terræ tractabant, ære que belli  
 Miscebant fluctus...

*De rerum natura*, lib. 5.

S'il faut en croire Carli, les Chinois connaissaient le fer, trois mille ans avant Jésus-Christ. (*Lett. améric.*, t. 2, p. 63.) Sir J. G. Wilkinson dans des recherches approfondies sur la première apparition de ce métal parmi les peuples de l'Europe et de l'Asie occidentale, en trouve la première trace au seizième siècle avant l'ère chrétienne. (*Anc. Egypt.*, vol. 3, p. 241-246.) L'origine des arts les plus utiles se perd dans l'obscurité des temps. Cela tient à leur utilité même et la rapidité avec laquelle ils se répandent chez les peuples les plus éloignés. Disons encore que, dans les premiers âges de la découverte, l'homme est plus occupé à en profiter qu'à en écrire l'histoire, jusqu'à ce que le temps convertisse l'histoire en fiction. Il n'est pas d'écolier qui n'en puisse citer des exemples.

tartare, selon que leurs yeux se laissent attirer trop exclusivement par des lueurs d'analogie. Le nombre de ces lueurs discordantes embarrasse l'esprit et nous empêche d'arriver à aucun résultat précis et positif. Affecter d'y être parvenu dans une matière si douteuse, c'est faire preuve d'un esprit peu philosophique... Mais plus une question est obscure, plus on la traite en général avec dogmatisme.

De ce qui précède, le lecteur adoptera peut-être deux conclusions générales peu frappantes par leur nouveauté : la première est que les coïncidences sont assez fortes pour nous autoriser à croire que la civilisation de l'Anahuac avait subi plus ou moins l'influence de la civilisation de l'Asie orientale.

La seconde conclusion est celle-ci : les différences sont telles, qu'il faut faire remonter cette communication d'idées à une période très-reculée, si reculée, que cette influence étrangère s'est trouvée trop faible pour modifier matériellement le développement de ce qu'on peut regarder dans ses traits essentiels comme une civilisation particulière et indigène.